



HAL
open science

Tracer l'activité de populations anciennes

Sophie A. de Beaune

► **To cite this version:**

Sophie A. de Beaune. Tracer l'activité de populations anciennes: Le cas de la préhistoire. J.-M. Barbier et M. Durand eds. Encyclopédie d'analyse des activités, Presses Universitaires de France, p. 207-218, 2017. halshs-02781864

HAL Id: halshs-02781864

<https://shs.hal.science/halshs-02781864>

Submitted on 11 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tracer l'activité de populations anciennes

Le cas de la préhistoire

Sophie A. de Beaune

Les modes de vie des hommes de la préhistoire sont aujourd'hui grossièrement connus. On sait qu'ils subvenaient à leurs besoins en exploitant les ressources animales, végétales et minérales dans leur environnement. Ils n'hésitaient pas à se déplacer – pour suivre le gibier ou se procurer une matière première lointaine. Nomades, ils ne vivaient pas en autarcie et échangeaient avec leurs voisins matériaux bruts, objets et même savoir-faire. Cette vision d'ensemble peut toutefois être affinée si l'on s'intéresse à une région et à une période donnée, voire à un site particulier. Pour restituer ces modes de vie, il a fallu retrouver les activités de subsistance de ces populations, activités à la base du fonctionnement de ces sociétés antérieures à l'écriture. Ce qui n'a pu se faire sans la compréhension de leurs techniques de fabrication, d'acquisition, de production et de consommation.

Il est aujourd'hui possible de brosser un tableau d'ensemble des activités de ces groupes humains, à partir de l'analyse et de l'interprétation des vestiges qu'ils nous ont laissés. Mais qu'entend-on au juste ici par « activités » ? Il nous faut pour cela ouvrir une parenthèse à propos du vocabulaire communément employé par les préhistoriens. Rappelons celui préconisé par Leroi-Gourhan en 1943 dans

L'Homme et la Matière. Pour lui, les gestes techniques constituent les maillons de la chaîne opératoire, c'est-à-dire les composantes de ce qu'il appelle l'action exercée sur la matière, tandis que les activités correspondent aux applications techniques de cette action. Pour préparer la peau (activité), il faut entre autres la gratter et donc exercer une percussion posée sur sa surface (action) en une série de gestes qui constitue une « chaîne opératoire ». L'usage de cette notion a été lancé par Leroi-Gourhan à la suite des travaux de Maget qui parlait de « séquences d'actions » (Leroi-Gourhan, 1964 ; Maget, 1962).

Pour faciliter l'analyse des activités, il est également possible de les décomposer en différentes étapes qui sont autant de « tâches ». Par exemple, l'activité de préparation des peaux comprendra plusieurs tâches distinctes : écharnage, tannage, corroyage, etc. La répartition des tâches au sein du groupe possède un lien direct avec son organisation sociale puisque, si tout le groupe peut être amené à participer à une même activité, les tâches peuvent cependant varier selon l'âge et le sexe. On peut ainsi supposer que la chasse par rabattage de grands troupeaux d'herbivores sollicitait tous les membres du groupe, mais que tous n'y accomplissaient pas la même tâche. Les tâches peuvent être à leur tour analysées et subdivisées en actions ou en gestes techniques, mais nous ne nous attarderons pas ici sur ces subdivisions (sur ce sujet, voir entre autres Beaune, 2000).

Deux voies d'accès complémentaires sont le plus souvent suivies pour retrouver les activités exercées par les populations préhistoriques. La première consiste à élucider les tâches auxquelles ont servi les objets techniques que l'on exhume des sites archéologiques et les activités dans lesquelles ils s'inséraient. Avec la seconde, on resitue ces objets dans leur contexte archéologique afin de comprendre leurs liens avec les autres vestiges. Cette démarche peut permettre de mettre en évidence des aires d'activité, c'est-à-dire des zones de travail spécialisées dans les campements préhistoriques.

Précisons que la démarche de l'archéologue repose sur un raisonnement hypothético-déductif. Elle peut faire appel à des observations tracéologiques et des reconstitutions expérimentales, voire s'appuyer

sur des analyses physico-chimiques de plus en plus précises. Pour autant, elle ne vise pas à déterrer une vérité qui aurait été enfouie dans le sol mais à fournir une hypothèse d'explication la plus vraisemblable possible des vestiges qu'elle met au jour.

DE LA STRUCTURE À LA FONCTION

François Sigaut a formalisé la démarche du technologue en distinguant trois niveaux d'analyse distincts. Le premier, celui de la structure, correspond aux caractéristiques des différents sous-systèmes d'un objet et à leur arrangement. Il répond à la question : « Qu'est-ce que c'est, de quoi est-ce fait ? ». Le deuxième, celui du fonctionnement, vise à retrouver la dynamique de l'objet en termes de processus et de mouvement. Il répond à la question : « Comment ça marche ? ». Le troisième, celui de la fonction, vise à comprendre la finalité de l'objet : « À quoi ça sert ? » (Sigaut, 1991).

Ces trois niveaux d'analyse complémentaires sont traités simultanément. Historien et anthropologue des techniques, Sigaut s'intéressait à des outils traditionnels ou actuels dont l'usage est connu. Ce qui n'est généralement pas le cas des préhistoriens : c'est pourquoi, si l'on transpose ces trois niveaux d'analyse au domaine de l'archéologie préhistorique, il peut être nécessaire d'ajouter un quatrième niveau d'analyse.

Le premier niveau, celui de la *structure*, est le même que l'on travaille sur des outils actuels ou passés : le préhistorien procède à ce stade à une observation poussée de son objet d'étude : forme, dimensions, matériaux, etc. Il pourra, en recourant à certaines analyses pétrographiques ou physico-chimiques, déterminer par exemple l'origine géographique de la matière première.

Le second niveau, celui du *fonctionnement*, ne peut être abordé par l'archéologue qu'à partir des traces d'usage de l'objet. Leur aspect, mais aussi leur densité et leur emplacement par rapport à la

forme de l'objet, à la nature du support, à son volume et à son poids permettront d'en déduire le « mode d'action » exercée sur la matière, pour reprendre l'expression de Leroi-Gourhan, soit que l'objet ait été utilisé en mode actif, soit que l'action se soit exercée sur sa surface, l'objet ayant alors joué un rôle passif. Certains caractères, comme l'orientation des traces, indiqueront le mouvement exercé lors de l'utilisation de l'objet analysé. Ainsi, de longues stries fines parallèles et longitudinales sur la face plane et allongée d'une grande plaque de pierre suggéreront que cette plaque a servi de support sur lequel s'est exercé un geste ample et régulier d'avant en arrière avec un outil mobile à la surface rugueuse plus dure que le support lui-même. Pour parvenir à cette conclusion, il est nécessaire de confronter les traces présentes sur l'objet archéologique à un référentiel dont l'origine des traces est connue. Ce référentiel peut être expérimental ou ethnographique. Bien menée, cette analyse permet de répondre à la question : comment ça marche ?

L'observation des traces d'utilisation peut également permettre d'aborder la question de la *fonction* de l'outil. Prenons l'exemple des outils en silex taillé. Pour en élucider la fonction, les préhistoriens les soumettent à une observation dite « tracéologique » qui consiste à examiner leur tranchant à très fort grossissement au microscope électronique à balayage. Cette opération permet de déterminer la nature de la matière qui a été travaillée avec le tranchant. On peut ainsi savoir si l'outil a été en contact avec de la peau, de la viande fraîche ou encore du bois. Mais si utile que soit cette étape d'analyse, elle ne permet pas encore de répondre à la question que nous nous posons ; à savoir, à quoi servait cet outil. En effet, une même fonction peut être impliquée dans des activités différentes.

Ainsi, un outil allongé et lourd présentant des traces d'impact et des facettes polies sur l'une de ses extrémités pourra être considéré comme un pilon broyeur. Du même coup, nous aurons ici élucidé le fonctionnement de l'objet et sa fonction, car un pilon ne peut guère servir à autre chose qu'à piler. Mais il peut arriver qu'un même outil ait eu plusieurs fonctions différentes. C'est par exemple le cas des

billots couverts de traces de découpe qui peuvent témoigner aussi bien de la découpe de viande que de celle de pièces de peaux.

DE L'ANALYSE DU CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE À L'ACTIVITÉ

C'est à ce stade qu'il est parfois nécessaire d'ajouter un quatrième niveau d'analyse afin de répondre à la question : « Dans quelle tâche et dans quelle activité cette opération s'insérait-elle ? ». Pour pouvoir la trancher, il faut tenir compte d'une part de la localisation de l'objet étudié dans le site et d'autre part de la nature des autres vestiges qui lui sont associés. En effet, lorsque l'homme occupe un lieu, il laisse derrière lui des traces au sol que le préhistorien va repérer et identifier pour déterminer les activités réalisées en ce lieu. Un sol d'habitat préhistorique correspond à une unité de temps et d'espace et donne une image figée du site au moment de son abandon par l'homme. On part en effet du postulat que chaque activité effectuée a laissé des traces – sortes de projection au sol de ce qui s'est passé –, et que les vestiges s'organisent de façon structurée.

N'oublions pas que les vestiges préhistoriques sont lacunaires puisque seules les matières durables se conservent, telles la pierre, le charbon, éventuellement l'os si le terrain n'est pas trop acide, et la céramique à partir du Néolithique. Les matériaux périssables d'origine organique – poils, peau, fibres végétales, etc. – ne se conservent que dans certains contextes particuliers tels les tourbières ou les milieux subaquatiques, et cela pour les périodes les plus récentes uniquement. Étudier correctement le contexte de découverte d'un objet suppose de prendre en considération l'ensemble des vestiges conservés sur le sol d'occupation mis au jour par les fouilles, y compris les plus ténus.

À partir du relevé topographique très précis de tous les témoins repérables, même les plus infimes – tels que des différences de coloration par exemple –, le préhistorien va procéder à une analyse de la

répartition des vestiges les uns par rapport aux autres. Si des grattoirs dont l'analyse tracéologique a révélé qu'ils ont travaillé de la peau sèche sont retrouvés dans un espace dégagé entre deux tentes, on peut supposer qu'ils ont servi au corroyage des peaux, tâche nécessitant de l'espace. S'ils sont retrouvés à proximité du foyer, on peut conjecturer qu'ils ont servi à un travail de finition sur des morceaux de peau avant leur assemblage. De même, des traces d'action sur de la viande fraîche permettent d'affirmer que l'outil a servi à couper de la viande, mais elles ne suffisent pas à déterminer la nature de l'opération réalisée et de l'activité dans laquelle il était engagé : dépeçage du gibier, boucherie ou encore préparation culinaire. Des lames utilisées pour couper de la viande auront plus vraisemblablement servi à dépecer le gibier si on les retrouve à l'extérieur des habitations que si on les retrouve sous la tente près du foyer, où on pourra supposer qu'elles ont servi à découper en lanière la viande en vue de sa cuisson (Plisson, 1985).

Mais la localisation des objets étudiés ne suffit pas et il faut aussi tenir compte des autres vestiges qui leur sont associés pour espérer identifier des aires d'activité spécialisées. Ces aires d'activité peuvent être perçues dès le stade de la fouille lorsque les vestiges sont suffisamment explicites, ou postérieurement, par une analyse statistique de leur répartition au sol, ce qui se produit lorsque la densité des vestiges est très importante et que leur structuration n'est alors pas perceptible à l'œil nu. C'est pourquoi Leroi-Gourhan distinguait les structures évidentes, c'est-à-dire celles qui sont directement perceptibles, comme un foyer ou un amas de silex débité, des structures latentes, dont la pertinence n'est décelable qu'après l'analyse topographique (Leroi-Gourhan et Brézillon, 1972). Si les analyses statistiques montrent que toutes les catégories de vestiges sont indifféremment représentées, on peut en déduire qu'on est peut-être en présence d'un dépotoir. À l'inverse, la prédominance d'un type de vestige particulier révèle une activité spécifique. Ainsi, la surreprésentation de lames ayant servi de couteau autour de restes de carcasses de

chevaux, comme sur le site d'occupation magdalénienne de Verberie, suggère qu'on a ici dépecé des équidés.

On peut tenter d'aller plus loin encore : outre l'emplacement des lames et leur association avec des restes de chevaux, on regardera quelle partie anatomique a été rapportée dans le campement et débitée, quel est leur potentiel alimentaire, et s'il y a des traces d'outils visibles à leur surface... Ainsi, si des lames sont retrouvées à proximité d'extrémités de pattes ou de séries de vertèbres, on aura un indice fort suggérant qu'elles ont servi au dépeçage du gibier (Audouze, 1988). Tous ces éléments indiqueront si nous sommes en présence d'une aire de dépeçage et de décarnisation correspondant à une activité effectuée au retour de la chasse, probablement par les chasseurs eux-mêmes, ou bien si ces outils de découpe ont plutôt été utilisés lors d'un travail plus fin de découpe de la viande avant sa cuisson.

Ainsi, la compréhension de la nature des vestiges et de leur structuration à un emplacement donné permet de reconnaître certains espaces fonctionnels, des portions de surface archéologique aux limites plus ou moins précises qui signalent une spécialisation, telles que des aires de passage, des aires d'habitation, des issues, des aires de couchage, etc. Même les activités de repos sont repérables par des traces de litières ou à l'inverse par des zones vides de vestiges le long des parois, par opposition aux zones d'activité proches. C'est ce que Leroi-Gourhan appelait des « témoins négatifs ».

Les activités techniques sont attestées par des outils mais aussi par des ébauches d'objets façonnés sur place ou encore par des résidus de matière première. Par exemple, à l'abri Blanchard (White, 2007) et au Rocher de la Caille (Beaune, 2003), on a repéré des ateliers où la stéatite était travaillée, dans un cas pour façonner des perles, dans l'autre pour sculpter et décorer de petits récipients. D'autres activités techniques comme le débitage et la retouche de la pierre, ou encore le travail des peaux, sont fréquemment mises en évidence. Les activités domestiques, telles que la préparation et la consommation de la nourriture, sont révélées par la présence de vestiges culinaires dispersés dans et autour des foyers.

L'observation topographique des vestiges s'est enrichie depuis une trentaine d'années grâce à la technique du remontage, qui permet de retrouver les relations existant entre les vestiges, et donc entre différents points d'un même site. Le remontage, sorte de puzzle en trois dimensions, consiste à reconstituer les différents éléments éparpillés d'un ensemble avant son bris accidentel ou intentionnel. Ainsi, à Étiolles, la dissémination au sol de déchets de débitage extraits d'un même rognon de silex a permis de reconstituer les allées et venues de tailleurs de pierre dans le campement pendant leur travail (Olive, Morgenstern, 2004). À Pincevent, il a été possible de déduire que les quartiers de viande étaient partagés entre les tentes grâce à des os de renne dispersés mais provenant d'un même animal (David, Enloe, 1989).

Ce type d'analyses conduit à une véritable compréhension de l'organisation du campement et même de sa structuration sociale. Ainsi, le fait qu'un renne ait été partagé entre deux tentes à Pincevent nous livre deux informations essentielles pour comprendre le fonctionnement du campement et les activités qui s'y déroulaient : cela nous indique d'une part que ces deux tentes étaient bien strictement contemporaines, et d'autre part que ces personnes ont pratiqué au moins une fois le partage du gibier au retour de la chasse. C'est à la fois peu et beaucoup puisque cela nous dit quelque chose des relations sociales que ces individus entretenaient. On parvient ainsi à dépasser l'image figée d'un campement abandonné pour en restituer une vision dynamique.

DE L'ACTIVITÉ AU TYPE D'OCCUPATION

On doit s'attendre à observer une corrélation entre la nature des témoins archéologiques retrouvés et le mode d'occupation d'un site. Restituer les activités renseigne ainsi sur le type de campement dont il s'agit. Au-delà de l'information véhiculée par les outils eux-mêmes

Tracer l'activité de populations anciennes

– ici on a travaillé la peau, là on a broyé une matière végétale ou animale –, leur plus ou moins grande abondance peut révéler l'importance et éventuellement la permanence d'une occupation. On peut ainsi espérer distinguer de simples bivouacs de camps de base dans lesquels des familles entières résidaient. Des camps plus ou moins éphémères spécialisés dans une activité donnée – exploitation et débitage de la roche, traitement de carcasses de gibier, etc. – peuvent être repérés. Par ailleurs, de l'analyse fine de certains restes osseux comme les dents d'herbivores ou les vertèbres de poisson, on peut déduire la ou les saisons d'occupation des campements.

Supposons que, au cours d'une expédition, des hommes fassent une halte de quelques heures ou quelques jours. Peut-être auront-ils procédé sur place à de menus travaux, tel le réaffûtage des armes de chasse, mais il y a peu de chances que ces activités aient laissé beaucoup de traces. Si les percuteurs utilisés sont ceux qu'ils ont apportés, ils seront repartis avec, sauf accident. S'ils ont eu recours à du matériel de fortune ramassé sur place, peut-être l'auront-ils abandonné mais sa faible durée d'utilisation en rendra le diagnostic d'usage très difficile. On ne retrouvera alors sur le sol que de rares esquilles de silex de très petites dimensions. De plus, ils n'auront vraisemblablement pas transporté avec eux leur attirail de cuisine et leur nécessaire de couture. L'absence de certains outils ne peut évidemment parler par elle-même et il faut la combiner à d'autres indices. Ainsi, l'absence des lissoirs ocrés et de grattoirs liés à certaines étapes du travail de la peau peut signifier que l'activité en requérant l'usage ne se faisait pas sur le site, et que le travail était exécuté ailleurs, peut-être à un autre moment de l'année ou par d'autres personnes. Dans ce cas, cette absence signifie seulement que ce n'est pas la bonne saison pour travailler la peau. Mais si le matériel livré par ailleurs par le site est peu abondant et indique un passage de courte durée, on peut penser qu'on se trouve en présence d'un campement de chasseurs venus bivouaquer quelques jours. C'est le cas par exemple de certaines couches d'occupation magdalénienne de l'abri du Flageolet II (pour d'autres exemples, voir Beaune, 2004).

L'analyse des vestiges retrouvés dans le site ne renseigne pas seulement sur les activités qui se sont déroulées sur place, mais est également susceptible de nous informer sur celles exercées à l'extérieur du campement, comme la chasse ou la collecte de matériaux divers. Ainsi, la présence d'outils façonnés dans une roche exogène d'origine lointaine permet de retracer des parcours nomadiques ou de supposer des échanges avec des groupes voisins. Il arrive que l'on retrouve sur place les déchets de fabrication de certains outils réalisés dans une matière première locale, mais que les outils en question aient disparu, ce qui témoigne du fait que les hommes les ont emportés avec eux en levant le camp. De même, l'analyse archéozoologique des restes fragmentaires des animaux chassés ou des poissons pêchés livre certaines informations quant à leur traitement : telle carcasse animale a été apportée au campement déjà partiellement débitée, les morceaux les moins intéressants ayant été abandonnés sur le lieu d'abattage ; tels poissons – comme les saumons de la grotte de l'Église – sont arrivés au camp sans la tête et la queue, les pêcheurs les ayant étêtés et équeutés probablement au bord de la rivière avant de les rapporter. Ces résultats permettent d'accéder à un niveau d'analyse économique plus large que la simple occupation du lieu.

Il ne faut pas perdre de vue que les analyses et les déductions des préhistoriens ne sont que des propositions visant à s'approcher au maximum de la vraisemblance et de la plausibilité, mais qu'elles ne sont que des hypothèses. Le préhistorien est nécessairement influencé par ses propres présupposés sur la préhistoire, liés à l'état des connaissances dans la discipline, à sa formation, voire à sa culture ethnologique personnelle. Les hypothèses proposées sont en effet bien souvent suggérées par analogie avec ce que l'on sait des modes de vie des sociétés récentes ne connaissant ni l'agriculture ni l'élevage. Sans apporter de réponses directes et de solutions toutes faites, ces connaissances constituent néanmoins des réservoirs de possibles.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Audouze Françoise, « Les activités de boucherie à Verberie (Oise) », *Technologie préhistorique*, n° 25, 1988, p. 97-111.
- Beaune Sophie A. (de), *Pour une archéologie du geste. Broyer, moudre, piler, des premiers chasseurs aux premiers agriculteurs*, Paris, CNRS Éditions, 2000.
- , « Les lampes et les récipients en pierre du site magdalénien du Rocher de la Caille », in Deloge Huguette, Deloge Louis, Beaune Sophie A. (de) (dir.), *Le Rocher de la Caille : un site magdalénien de plein air au Saut-du-Perron Saint-Jean/Saint-Maurice-sur-Loire (Loire)*, Paris, Mémoires de la Société préhistorique française, XXXI, 2003, p. 151-172.
- , « Les outils lithiques non taillés comme marqueurs d'activité », in *Approches fonctionnelles en préhistoire. Actes du Congrès Préhistorique de France*, xxv^e session, 24-26 mars 2000, Nanterre, Paris, Mémoires de la Société préhistorique française, 2004, p. 97-106.
- David Francine, Enloe James, « Le remontage des os par individus : le partage du renne chez les Magdaléniens de Pincevent (La Grande Paroisse, Seine-et-Marne) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, vol. 86, n° 9, 1989, p. 275-281.
- Leroi-Gourhan André, *L'Homme et la Matière*, Paris, Albin Michel, 1943.
- , *Le Geste et la Parole. I. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964.
- , Brézillon Michel, *Fouilles de Pincevent. Essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien (la section 36)*, Paris, CNRS Éditions, 1972.
- Maget Marcel, *Guide d'étude directe des comportements culturels (1953)*, Paris, CNRS Éditions, 1962.
- Olive Monique, Morgenstern Madelaine, « L'organisation de l'espace habité », in Pigeot Nicole (dir.), *Les Derniers Magdaléniens d'Étiolles. Perspectives culturelles et paléohistoriques*, Paris, CNRS Éditions, XXXVII^e suppl. à Gallia Préhistoire, 2004, p. 181-220.
- Pissson Hugues, « Contribution de la tracéologie à la localisation des aires d'activité et d'occupation », *L'anthropologie*, vol. 89, n° 4, 1985, p. 473-478.
- Sigaut François, « Un couteau ne sert pas à couper, mais en coupant. Structure, fonctionnement et fonction dans l'analyse des objets », in *25 ans d'études technologiques en préhistoire. Bilan et perspectives, Rencontres*

Encyclopédie d'analyse des activités

internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, Antibes, 1990, Juan-les-Pins, APDCA, 1991, p. 21-34.

White Randall, « Systems of Personal Ornamentation in the Early Upper Palaeolithic. Methodological Challenges and New Observations », in Mellars Paul, Boyle Katie, Bar-Yosef Ofer, Stringer Chris (ed.), *Rethinking the Human Revolution. New Behavioural and Biological Perspectives on the Origin and Dispersal of Modern Humans*, Cambridge, McDonald Institute for Archaeological Research, 2007, p. 287-302.